

numéro 13

juin 2008

[a r k h a i]
Αρχαί

www.arkhai.com

terre insulaire

Pascal Demai

Au bord de l'absence, l'extrémité du vide, la chute du silence dans un avenir creux, dans les ricochets de la respiration des phrases émaciées sur des terres insulaires fendues d'ombres pleines, un arbre vaincu ou vainqueur peu importe un couteau planté dans la gorge comme un verbe dans l'œil des hommes en sursis, la clarté osseuse des lampes psalmodiant leur teint de pierre sur les meuglements de l'espérance, le vol d'oiseaux de feu remontant les falaises à la recherche d'un ciel toujours plus haut, un ciel aux cathédrales ouvertes sur la mer des voix nourries de nuits totales, une île aussi au temps conditionnel dans la parenthèse d'être, ouverte comme une plaie ou comme un cri béant sur l'infini de soi-même, les plus vastes déserts de l'exil. Une île, sublime détention de l'âme.

Détresse de l'horizon. Habitées d'échos de silence les pierres n'ont plus cri à élever l'aurore, à délivrer les arbres des plaies de corbeaux atrophiant leur souffle. Supplice des sentiers finissant inexorablement sur le vide. Juste l'impression d'une barque pour se souvenir de la mer, l'impression du vol de grands oiseaux blancs rendant le ciel accessible au regard, l'impression d'une fièvre de terres offrant aux pas leur intranquillité sauvage. Mépris des plages enroutées de brume, deuil des marées aux vergers à l'immobilité poisseuse. Dans le pollen des lampes au verbe plein à portée d'âme sentir le murmure d'une porte ouverte. Douleur de croire que vivre est encore possible.

Silence d'avant le silence. Les muscles du temps ne fixent plus que des ombres aux métaphores distraites. Amnésie des reflets troués de pierres sans verbe. Complétude du vide. Mémoire nomade du désert remontant les sources premières des nuées d'oiseaux dans la gorge. Éternité de l'exil. Présomption de la mer pourtant à l'entrée d'un ciel fendu d'arbres au chant aux mâchoires serrées. Silence d'après le silence. Juste une île incorruptible au silence plein.

Souffrance que le jour pour qui n'a plus les pas pour en éviter l'illusion. Aiguiser sa respiration aux rêves des pierres. Certitude d'un arbre au terme du désert. Entrer dans le cri béant des chemins perdus dans la mémoire des reflets. Voler l'âme des ombres parties pour ces pays au lointain des feux dont on revient des soleils dans le geste. Briser les miroirs pour s'échapper de soi-même. O vivre une dernière fois. Être à s'en casser la voix. Atteindre enfin cette île au milieu de nulle part. Cette île comme un point final dès le début de la phrase en élevant ainsi le sens au-delà du sens même. L'homme au-delà de l'homme.

Temps vide au désert gagnant sur le désert. Nul battement, nul frémississement, nulle respiration. Pierre après pierre la fin dresse sa rhétorique implacable. Pas même un reflet pour s'évader un court instant de ces nuits conquérantes, pas même un vent léger pour s'échapper de tous ces murs qui dressent leur grammaire obsédante, pas même la pensée de croire que rien n'arrête celui qui voit toujours un chemin même dans la nuit la plus profonde des hommes, celui qui sait les sommets que seuls atteignent ceux qui ne croient plus en rien car ils sont délivrés de leurs limites. Plus rien à attendre, plus rien de possible, plus rien à espérer. Alors d'un poing serré à fendre paume, des plus hauts verbes à fendre gorge, d'un silence inaltérable, ouvrir la gloire des terres insulaires à l'assomption d'être.

Un silence bref suffit à dire l'homme. Pas même quelques pierres pour en marquer l'existence, ni même un souffle pour en souligner l'éventualité. Rien. Plus rien. Pas même le vide pour en garder mémoire. Il faut pourtant de l'homme à terre décider l'homme debout. Un temps nouveau en filigrane semble allumer ses premiers feux. Il se devine une île au loin comme une espérance hors de portée et pourtant possible. Alors tout reprendre à sa chute. L'homme aussi. Un pas, puis l'horizon se forme.